

# Les champignons maudits

ou

le récit et les conséquences d'un fait divers de mon histoire familiale survenu en 1865 dans le village des **Auzes**, commune de **Saint-Savinien**.

En ce samedi 6 octobre 2012, jour de marché, après avoir essuyé un été chaud qui les tint aux abris de la Sainte-Juliette à la Saint-Bernard, puis quelques pluies torrentielles à la Saint-Augustin qui ne purent reverdir jardins et pâturages, nos amis savinois se perdent en conjectures, devisant sans relâche sur l'éternel sujet qui les tient en haleine chaque année, à l'automne : *Y aura-t-il bientôt des champignons dans leur boisé Saint-Savinien ?*

Les cèpes vont-ils montrer leurs rondeurs délicieuses, les bolets de Satan leurs couleurs pernicieuses et les rosés des prés leurs ombrelles ivoirines ?



Dans mon "p'tit bois joli", le sous-bois détrempé dégage sous mes pas des senteurs de feuilles mortes ; les sentiers des chevreuils se perlent d'humidité et les taupes dessinent des monts illimités. D'habitude, une odeur de charmant champignon accompagne Phébus qui joue à travers chênes, donnant à mon long nez qui s'allonge et s'allonge les sympathiques promesses d'un bon petit dîner ! Hélas, point d'omelette mousseuse en perspective, pas plus que d'accompagnement à l'ail et au persil et encore moins l'espoir d'allécher mes amis. Que sont douces et naïves mes belles rêveries !

**Jean-Paul**, tout juste remis de son intervention, voudrait tester son nez le plus vite possible ; monsieur **Sensiqx** quitter ses ruches bourdonnantes pour remplir ses paniers car lui, l'amateur qu'il est, connaît bien les différentes espèces qui peuplent la région.

Moi, profane en la matière, je suis... Et pour cause...

Je vais vous raconter l'histoire de la phobie des champignons qui dans ma parenté se transmet en silence, plutôt dans l'ignorance, depuis déjà plus de cinq générations.

Le drame se joue dans le village des **Auzes** jouxtant les **Chaumes de Chadin**, à quelques "encablures" du village de **La Pitière**. Nous sommes au XIX<sup>e</sup> siècle, en avril de l'an 1865. Ma parenté célèbre je ne sais quel événement dont les anciens n'ont pas transmis la teneur. Quoi qu'il en soit, vous allez, je puis vous le dire, savourer amèrement l'histoire des champignons maudits, "l'imprévisible prévisible" qui créa l'événement.

Les tablées réunissent mes ancêtres **Héraud de La Petite** et de **La Grande Thibaudière**, de **La Caillaudière**. Des voisins et amis, sans nul doute des **Auzes** et probablement de **La Pitière**, sont présents. Les champignons printaniers sont à l'honneur habilement cuisinés par les femmes.

Mets de choix, gracieusement offerts par Dame Nature, ils agrémentent à loisir la dure existence des habitants du lieu : laboureurs à bras, augustes semeurs, lavandières en coiffes, meuniers des alentours, de **Chadin** et des **Trois Fontaines** bordant le **Charenton** en contrebas des **Auzes**. Les hommes savourent les mets des femmes, les femmes chantent, les enfants courent autour des paillers, avides de liberté.

Dans les bâtiments, les hirondelles rustiques, revenues d'hivernage, retrouvent leurs nids. Les plus audacieuses virevoltent dans le grand ciel saintongeais que le poète de langue latine Ausone, en résidence d'été non loin de **Marcheroy**, dit-on, comparait au grand ciel de la Rome éternelle.

Scène champêtre idyllique... Et pourtant... Le drame arrive dans la soirée : l'amanite printanière va frapper !

Je n'ose imaginer les différents aspects de la triste débâcle qui s'ensuit à la tombée du soir dans ce charmant village, les hurlements des hommes, les cris des femmes, les pleurs des enfants, les chiens hurlant à la mort dans les venelles.

Car l'amanite printanière, parfois appelée oronge ciguë blanche, est mortelle. Sa chair est tendre, sa saveur douce. Elle sévit dès les premiers jours du printemps en sous-bois clair de feuillus, chênes et châtaigniers notamment. Après dégustation, sa toxicité n'étant pas réduite par la cuisson, les symptômes sont abominables.

Je vous épargne les détails... La mort frappe généralement six à seize jours après l'empoisonnement...



Amanite printanière ou amanita verna ou oronge ciguë blanche

Trois de mes ancêtres maternels rendirent l'âme ce printemps-là, après une lente agonie rapportée par leurs descendants. On raconte que depuis **La Pitière** : « *On entendait râler les condamnés à mort.* » L'agonie dura pour certains plus de vingt et un jours. La mort est lente au cas d'espèce. L'espèce était mortelle.

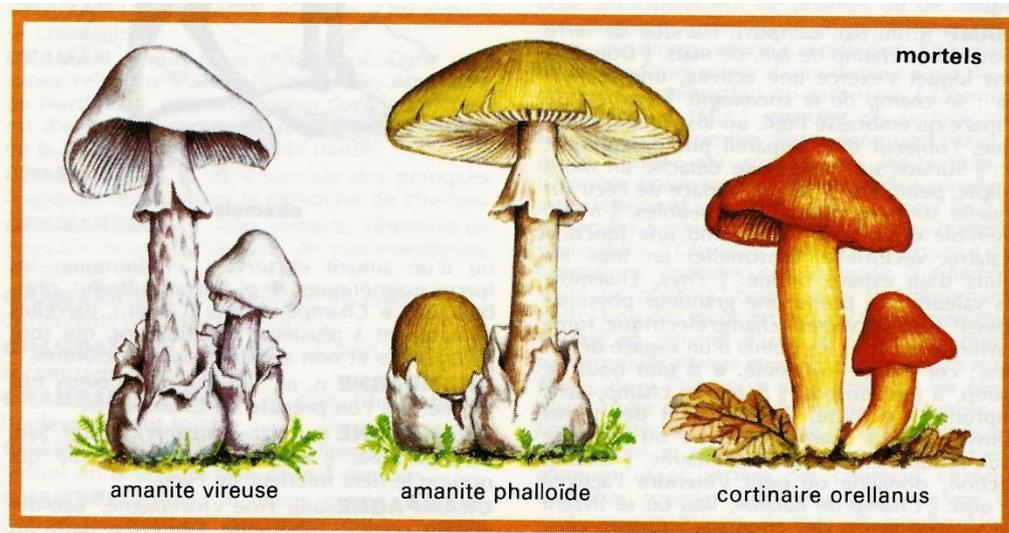
Les survivants transportèrent les mourants dans leurs petits domaines afin qu'ils puissent tranquillement s'en remettre à Dieu, entourés des leurs, si tant est qu'ils eurent la force d'appeler Dieu en leur détresse car l'amanite, entre autres, provoque des hallucinations.

**Jean-Baptiste Héraud**, mon ancêtre en ligne directe, né le 24 juin 1818, cultivateur, époux de **Madeleine Raffin**, expira à **La Caillaudière** le 28 avril 1865, à l'âge de 47 ans. Son frère **Pierre-Barthélemy Héraud**, cultivateur, époux de **Marie-Thérèse Bon**, le rejoint dans l'au-delà au village de **La Petite Thibaudière** le 16 mai 1865. Leur père **Etienne Héraud**, 80 ans, cultivateur, veuf de **Françoise Jacques**, rendit son dernier souffle à **La Petite Thibaudière** le 18 mai 1865. **Jean-Baptiste** et **Madeleine** laissèrent trois enfants : **Julien**, **Eugène** et **Jean-Baptiste** né le 11 février 1848.

Ce dernier épousa **Louise Autant** et fut le père de mon arrière-grand-mère **Marie-Louise Héraud**, épouse **Martial Verneuil**, mère de ma grand-mère **Isabelle Madeleine Verneuil**, épouse **Abel Collardeau**, mère de **Maman**, **Geneviève Collardeau**, épouse **Guy Ourcival**.

Il y eut aussi d'autres morts... On raconte qu'un "pauvre bougre" des **Auzes**, pourvoyeur des champignons, servit de bouc émissaire, endossant seul la responsabilité de cette hécatombe, victime du *tous contre un*. Il mourut seul, abandonné des siens, après des années de souffrance morale d'autant que, d'après mon grand-oncle **Rémi Collardeau**, tous les volets de toutes les maisons se refermaient sur son passage lorsque, vaquant aux occupations nécessaires à sa survie, il traversait le village.

Triste fin de mes ancêtres dont les corps abdiquèrent après avoir dégusté en famille des champignons prometteurs, triste fin de celui que la vindicte populaire désigna coupable d'avoir cueilli des champignons mortels par négligence ou manque de discernement. Il culpabilisa et mourut de chagrin, à petit feu et si la vengeance est un plat qui se mange froid, reconnaissez que le pauvre eut sa part.



Le 20 octobre 1740, la mort de l'empereur germanique Charles VI, dix jours après avoir mangé un plat de champignons sautés, conduisit à la Guerre de succession d'Autriche (100 000 à 450 000 morts au total). Voltaire nota dans ses *Mémoires* : « Ce plat de champignons changea la destinée de l'Europe. » La mort de mes trois "Héros", par trop cruelle en cet épisode lointain de mon histoire familiale, eut également des répercussions.

Car l'histoire des champignons maudits ne s'arrête pas là. Elle perdure encore, moins cruelle, un tantinet amusante, voire sujette à moqueries.

Bien qu'ayant eu quelques expériences dans ma jeunesse, à 60 ans sonnés cet été, je me contente encore d'admirer les divins, du coin de l'œil, dans les bois et les champs de ma contrée.

À partir des années cinquante, **Papa**, originaire de **Brive-la-Gaillarde** en Corrèze, se plia de bonne grâce aux us et coutumes de sa seconde famille, celle de **Maman**. Mais je le vois encore se rebellant à juste titre, à la saison des champignons, habitué dès l'enfance à les déguster sous toutes les formes.

Corrèze, Haute-Corrèze, forêts de châtaigniers, terres de bruyères et de fougères, cèpes et girolles y pullulaient. C'était vraiment trop lui demander que de se mettre au parfum ! Car dans ma famille **Collardeau**, les champignons étaient bannis de la "sainte table". On ne savait pas pourquoi, on ne se posait même pas la question. C'était comme ça, une tradition née d'un secret de famille figé dans le temps.

Avec **Papa**, nous transgressions souvent la mystérieuse coutume. Je le revois, habillé de pied en cap, son vieil imper de jeune romantique frôlant ses pieds, son chapeau vert style colonial enfoncé sur son visage si doux, armé d'une canne originaire d'Auvergne ou sculptée de ses mains, fonçant dans le "p'tit bois joli", l'air toujours conquérant et ses yeux bleus, d'un bleu délavé devenant vif au fil de ses pas.

Je le suivais, mes boots crottés et mon bâton de noisetier rythmant ma progression. Dans ce "p'tit bois joli", seuls quelques vulgaires bolets bleuissant retenaient notre attention, le temps d'un coup de canne. C'était un amusement pour moi de les trancher avec ma pique pour révéler leur sublime couleur bleu marine. **Papa**, allant de déception en déception, poussait jusqu'à **Belle Joie** par le petit chemin pittoresque débouchant dans le tournant du **Plaisir**. Il trouvait là, de temps à autre, de délicieux spécimens aux pieds des chênes mais c'est dans le **Bois des Ferrières** qu'il rencontrait souvent l'objet de tous ses désirs.

Je l'ai vu revenir de ces contrées lointaines, escorté de **Maman** égratignée des pieds à la tête, le sang perlant sur ses avant-bras et sur ses chevilles offertes aux ronces. Il rentrait alors le souffle court mais le panier garni ! C'était un réel bonheur de le voir franchir le portillon du jardin, en chair et en os, avec cet air de contentement, fixé par **Maman** (remise de ses émotions) sur la pellicule de mon premier appareil photo.

**Maman** les cuisinait, à l'ail du marché et au persil sauvage des **Mottes**, ces divins champignons ramassés à l'issue d'un combat périlleux. Mais nous les mangions seuls, **Papa** et moi, avec un air de grande complicité, sous le regard inquiet du reste de la famille. **Pépé** hochait la tête, **Mémé** serrait les dents, **Maman** prenait des airs de circonstances et succombait parfois, du bout des dents, sa nature gourmande ayant raison de ses craintes. Depuis, mon mari, originaire des Deux-Sèvres, a pris le relais de **Papa** et ma fille tombe littéralement en prières voire en pâmoison, lorsqu'elle assiste, impuissante, à la curée !

Ces dernières années, en écoutant sa cousine **Yvette Collardeau-Gentet** relater les heurs et malheurs de notre parenté, en se lançant à corps perdu dans les méandres de notre généalogie, **Maman** découvrit un beau jour le secret des champignons maudits. Elle l'apprit à sa mère, ma grand-mère **Isabelle Madeleine**, qui en fut stupéfaite car dans sa famille **Verneuil**, on ne mangeait pas de champignons mais sans savoir pourquoi. Elle pense que son père, mon grand-père **Abel Collardeau**, originaire du village de **La Pitière**, savait car il demeura de marbre face au secret révélé — il était de cette génération faite de dignité et d'abnégation qui, au nom de l'honneur, gardait en lui les tourments de son cœur.

Trois morts en ce printemps de l'an 1865, un père et ses deux fils... probablement sous les yeux de leurs ancêtres **Collardeau**, communs à ceux d'**Isabelle Verneuil**, car autrefois les jeunes gens rencontraient l'âme sœur dans le village voisin. Mon mari, en faisant la généalogie de ma famille, a observé qu'en ces temps-là on ne traversait pas la **Charente** pour trouver une fiancée ! Autres temps, autres mœurs.

Champignon, champignon joli,  
plein de promesses, plein de folies,  
par quel suprême pouvoir peux-tu,  
encore à l'heure actuelle,  
aliéner nos palais de si triste manière ?

Et vous, amis savinois, que cette histoire vraie, amicalement racontée, ne vous détourne pas de l'odorant chemin, celui que vous aimez régulièrement emprunter, le nez au vent. Mais « Les champignons ressemblent aux péchés : pour les déguster, il faut prendre des risques », disait Hervé Bazin, Prix littéraire 1967 dans la *Série Humour Noir*.

Je me permettrai d'ajouter modestement : et quelques précautions ! Aussi, quand vous cueillerez les divins, si vous n'êtes pas sûrs de l'extrême qualité de votre cueillette, allez voir les pharmaciens de Saint-Savinien...



Agaricus campestri,  
champignon comestible voisinant souvent, à l'orée des bois,  
avec l'amanita virosa et l'amanita phalloïde,  
champignons mortels  
dangereusement ressemblants.

**Marie-Anne OURCIVAL-MONNET**